

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

INTERIM

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 93-98

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Chronique

« Tant vaut le chroniqueur, tant vaut la chronique » lisais-je, pas plus tard qu'hier au soir dans un livre trop bien pensé pour qu'il me soit permis de mettre en doute la justesse de cette affirmation. Et me voilà merveilleusement encouragé à vous faire le récit des grands événements des derniers mois.

Mais quand le rédacteur a parlé, il n'y a qu'à s'exécuter. « Trop honoré, M. le Rédacteur, du choix que vous avez bien voulu faire ».

Mais voilà ! n'ayant jamais songé à cet honneur, je n'avais pas songé non plus à prendre des notes et je suis forcé de m'en tenir à celles que m'a fournies, avec une gracieuse obligeance, mon confrère et prédécesseur, que le service de la patrie a forcé de laisser la plume pour prendre le fusil.

Suivons-le donc pas à pas.

**1<sup>er</sup> juin** — Ce jour-là, comme vous savez, on inaugure les promenades du soir, et la tradition veut qu'on défile, fanfare en tête, à travers la Grand'rue de St-Maurice. Et allons-y donc ! Basses et altos, pistons et bugles, firent merveille.

Si j'avais du goût pour la mythologie, je les comparerais volontiers à Eole et Borée gonflant leurs joues pour soulever d'épouvantables tempêtes. Pourtant, il paraît que pour faire de la musique ce n'est pas tout d'enfler ses joues, même comme Eole et Borée : il y a aussi la mesure, et une certaine entente entre les instruments, que j'appelle harmonie. Et ce soir-là il se fit, dit-on, plus de bruit que d'harmonie. Le directeur de la fanfare s'était prudemment éclipsé. L'un des inspecteurs refusa de prendre part au cortège. Il avait, jadis, sucé avec un art exquis la clarinette à l'orchestre, s'était retiré après fortune faite, et il ne pouvait se résigner à traverser Agaune en si piteux accompagnement. Nous, moins musiciens, nous étions assez satisfaits. Après tout, « un coup de piston par-ci, un coup de piston par-là », suffit à agrémenter une promenade, et un soir de juin se recommande assez par lui-même sans qu'on l'inonde d'harmonie.

**2 juin.** — On attend la maturité, Il paraît que c'est terrible, cette maturité. Alcide lui-même, l'intrépide Alcide, Alcide

lui-même en a la fièvre : cent trente pulsations à la minute !!!  
Ça ne peut pas durer.

**5 juin.** — Le jour de gloire est arrivé !

Les maturistes attendent l'ouverture des bureaux avec cet air grave et presque funèbre de juges qui vont porter une sentence capitale. D'aucuns veulent se donner des airs crânes, mais ils n'y réussissent qu'à demi, et quoique la température ne soit pas tropicale, ils auraient peine à nous faire croire qu'ils ne tremblent que de froid.

**6 juin.** — Le jour de gloire est écoulé et nos maturistes se regardent comme pour se dire : « Alors, ce n'est que ça, la maturité ? » Regrets d'avoir tant « bûché » ; résolutions d'être plus sages à l'avenir.

**Même jour.** — Arrivée d'un détachement de troupiers vert-pomme ; c'est le groupe des étudiants soldats qui vient de faire peau-neuve. Pas mal ! pas mal, cet uniforme... Mais, Flambeau, je l'aime mieux en grenadier. Oh ! oui ! Il ne reste plus qu'à leur acheter des cartouches à ces pioupious. Puis, on créera l'uniforme gris-terre pour les tranchées, vert-d'eau pour les sous-marins, et bleu de ciel pour les aviateurs : alors, qu'ils viennent les chercher, nos Suisses !

**10 juin.** — On prépare la grande promenade. But : Finhaut. « *Summis Alpibus* » de César. (Cf. *De bello gallico*. Livre... chap...) Un but si haut placé exige de toute nécessité le beau temps. On observe donc la direction des nuages ; mais les courants se livrent, dans le ciel, des combats indécis ; on consulte les baromètres ; mais baromètres anéroïdes et baromètres à mercure ne parviennent pas à s'entendre ; les rhumatismes et les cors aux pieds n'étant pas plus concordants, on ne sait vraiment à qui entendre.

Pour faire passer le temps, on exerce le « Cantique suisse » et la « Marseillaise » — avec fanfare — pour saluer les soldats français internés à Finhaut.

**17 juin.** — Enfin, lassés d'attendre le beau temps à St-Maurice, on décide d'aller le chercher à Finhaut, et un beau matin, malgré les sinistres prophéties des météorologistes, on se met en route. Et l'on eut raison contre les baromètres. Un peu de pluie en arrivant, mais qu'importe, puisqu'on sait bien que le

temps est au beau. Il n'y eut que le « Sergent » pour oser arborer un riflard de famille au grand scandale de ses condisciples, moins galonnés mais plus vaillants que lui.

On arrive. « Le Mont-Blanc nous regardait tranquille et majestueux. » Légère collation, puis excursions par classe avec buts variés : Châtelard, Trient, la Gueulaz, Bel-Oiseau, etc. Il y en eut de mémorables. Le professeur de Principes B avait résolu de se rendre à Trient par la gorge. Qui connaît les lieux se rendra compte des difficultés d'une pareille traversée. Mais le professeur de Principes B est connu pour son intrépidité. Il s'était révélé alpiniste en faisant, sans guide, l'ascension de la Dent de Valère (en contournant prudemment par la base) et depuis, il avait escaladé cette effrayante Pierre-à-Voir avec un sang-froid qu'admirent grandement ses compagnons de route, moins assurés que lui. Il montra vraiment, ce jour-là — du moins à ce qu'on dit — œil d'aigle et jambe de chamois. Du reste, et c'est tout dire, il faisait partie du Club-Alpin (section des Alpines, président Tartarin) et il répétait volontiers, quand on parlait ascension : « La montagne, ça me connaît ».

Oui, la montagne ça le connaît, et il le montra bien en cette mémorable journée. La descente fut admirable, la nature nous entraînant toujours en bas. Pour la montée ce fut autre chose ; le guide et sa caravane perdirent leur chemin et s'engagèrent dans un pierrier où les attendaient d'épouvantables dangers. En même temps que son chemin, le pauvre professeur avait un peu perdu la tête. Effrayé par ses responsabilités, beaucoup plus que par les risques qu'il courait lui-même — oh ! pour ça, croyez-moi, il en avait vu d'autres ! — il arrive à se hisser, Dieu sait comment, sur un immense rocher à pic, qui avait bien, sans mentir, deux mètres cinquante de haut, et là, cramponné comme un chat monté sur un arbre trop élevé, sondant l'abîme avec des yeux pleins d'épouvante, il répétait à ses élèves d'une voix dolente : « Mes chers enfants, prenez garde au précipice ! » Les chers enfants, cependant, gambadaient sur les rochers sans se soucier outre mesure des dangers qu'on voulait leur faire voir ; puis, charitablement, ils finirent par tirer leur Professeur de cette fâcheuse posture. Dès qu'il fut hors de danger (!) le professeur reprit sa crânerie et ses airs club-alpin ; il donnait à ses enfants de sages conseils pour leurs ascensions futures : « L'essentiel, disait-il sans sourciller, l'essentiel, c'est de garder son sang-froid... »

Je n'en dirai pas davantage, car si je parlais mal de lui, le professeur de Principes B, qui est en même temps Monsieur le Rédacteur des « Echos », pourrait pratiquer, dans ma prose, des coupures qui nuiraient à la belle ordonnance de ma chronique <sup>(1)</sup>.

Quand tout le monde fut rentré, on se rendit, pour dîner, au Bristol, où un excellent menu nous fut servi par MM. Lonfat, ou plutôt par les soldats français et belges internés. Il fallut bien les payer de leur amabilité. Alors retentit la « Marseillaise » chantée par trois cents voix, mais d'un seul cœur et d'une seule âme, pour saluer les défenseurs du droit. Et ce fut, je vous assure, un instant solennel et émouvant que celui où, tous les « poilus » étant là, écoutant, émus, respectueux, tête-nue, l'hymne de leur patrie, nos « Monts indépendants », répètent, comme s'ils l'avaient compris, ce vibrant appel aux armes contre les envahisseurs de la France opprimée.

A cet endroit, je lis, dans les notes de mon confrère, cette réflexion que je m'explique mal : « Pauvre neutralité ! » Et pourquoi donc, s'il vous plaît, chroniqueur ? Fallait-il peut-être saluer par le « Wacht am Rhein », ces retours d'Outre-Rhin ? Mais, la « Marseillaise » on l'a chantée et jouée à Lausanne, à Montreux, à St-Maurice, à Martigny, à Sierre, à Sion, à Brigue même, sans que le Conseil fédéral ait cru devoir intervenir. Il ne faut pas être plus catholique que le Pape, ni plus allemand que le Conseil fédéral. Soyez donc tranquille, cher confrère. Si la neutralité ne reçoit pas d'autre entorse elle se portera fort bien à la conclusion de la paix.

**21 juin.** — Saint Louis de Gonzague : fête tout intérieure et bien touchante par les souvenirs qu'elle rappelle. On revit les jeunes années, si fraîches, et la pensée de ces fleurs aujourd'hui fanées, fait monter une larme à bien des yeux. Et pauvres publicains, nous pouvons dire avec l'Eglise : « Si nous n'avons pas imité saint Louis dans son innocence, faites que nous l'imitions dans sa pénitence ».

**8 juillet.** — Fête de M. le Directeur. Stimulé par le discours qu'avait tenu M. Louis Cardinaux, le 21 juin, M. Harry Schneider

(1) Note de la Rédaction. Le Rédacteur ayant en cette émouvante excursion, perdu, avec son chemin... et sa tête, les ciseaux de la censure, serait bien empêché de faire des coupures dans la prose du Chroniqueur.

Au reste il n'en est pas fâché : ce serait vraiment dommage de priver les lecteurs des *Echos* du plaisir qu'ils éprouveront à voir M. Intérim aiguïser ses traits sur le dos rédactionnel...

ne pouvait manquer d'être éloquent dans son compliment, et le régal fut complet quand M. le Directeur, prenant la parole, y répondit par une vibrante allocution : Nous nous en souviendrons, Monsieur le Directeur, et nous voulons devenir ce que vous voulez faire de nous : des hommes de cœur et de caractère.

**Du 1er juillet au 10.** — On attend la promenade à la montagne, et toujours vainement. Qu'a donc le temps pour nous boudier ainsi ?

**10 juillet.** — On part. Le matin, ça va ; l'après-midi, ça ne va plus. On avait eu le temps de dîner, et malgré les menaces du ciel, les plus vaillants avaient poussé jusqu'à Valrettaz et Valère ; là il fallut bien se résigner à battre en retraite. La pluie commença à tomber, une pluie serrée, uniforme, persévérante et l'on dut se hâter de rentrer au chalet. En y arrivant, pas un fil de sec, mais pas un fil de sec ! La retraite se changeait en débâcle : on rentre par petits groupes à l'Abbaye, trempés comme une soupe, heureux pourtant d'avoir joui de douze heures de liberté. La pluie, ça ne tue pas, voyez-vous, et un bon verre de vin chaud, préparé par M. l'Econome, suffit à refaire quelques courages abattus. Et l'année prochaine nous recommencerons !

**13 juillet.** — Examens des classes. — Le professeur de Rhétorique nous quitte aussitôt pour reposer, à Leysin, ses poumons un peu fatigués. Il faut dire aussi que le professeur de Rhétorique avait un peu abusé du don de la parole. Nous lui souhaitons, néanmoins, un prompt et complet rétablissement.

**15 juillet.** — L'ultimo giorno. — Compliment éloquent de M. Paul de Preux à M. le Chef du département de l'Instruction publique, qui y répond par un discours comme il sait en faire, et conclut en déclarant, aux applaudissements de tous les potaches, l'année scolaire 1916-1917 officiellement close. *Valete professores !*

**16 juillet.** — Reprise de l'« Aiglon », avec autant de brio, mais moins d'auditeurs qu'à Carnaval : il fait trop bon dehors à cette époque. On remarque, parmi les productions dont l'orchestre agrmente les entr'actes, la belle marche de M. Sidler : « la Guerre et la paix ».

Et puis, distribution des prix... Est-ce la dernière ? Qui nous le dira ? Puisque j'ai l'honneur que je n'aurai probablement plus

de longtemps, d'exprimer aujourd'hui mon sentiment à un public d'élite, j'en profite pour dire hautement que, pour moi, je tiens en désespéré pour les prix et les notes, et cela, je vous prie de croire, pour des motifs tout à fait désintéressés.

**16 au soir.** — Adieux. Départ. Et ce m'est pas sans essayer à la dérobée une larme furtive, que les durs à cuire, les vieux routiers qui savaient plus d'un tour, font leurs suprêmes adieux à l'antique Abbaye. Tant il est vrai, comme disait René, que l'homme s'attache à la vie par ses douleurs plus encore que par ses plaisirs.

*Intérim.*